



**Intervention du général de division Daniel Brûlé
promotion « général Koenig » (ÉMIA 1970 – 1971)
lors des cérémonies de parrainage de
la promotion « général Éblé » (ÉMIA 2020 – 2022)**



Je salue avec plaisir nos trois promotions réunies. Je remercie le « monstre COVID » d'avoir permis le retour de cette journée de traditions de notre école.

Merci au sous-lieutenant de Guillebon et à tous ceux qui ont permis ce magnifique accueil aujourd'hui de nos promotions d'anciens. J'associe bien sûr à ces remerciements tous les cadres de l'ÉMIA, dont la discrète action ne nous échappe pas.

Nous sommes tous passés par cette école. Ici, nous avons beaucoup reçu : notre formation initiale d'officiers, l'ébauche de notre culture militaire, la confiance en l'avenir. Nous avons été formés ici, avec la même rigueur et la discipline des premiers jours, mais aussi avec humour et dans le respect des traditions de notre armée.

C'est ici que s'est ouverte notre route vers l'inconnu.

Nous sommes attachés à notre école :

- le dire, c'est une façon de manifester notre reconnaissance pour ce qui nous a construits ;
- le dire, c'est reconnaître une multitude de liens, graves et légers, qui tissent une délicate relation entre nos promotions et donnent tout son sens à cette journée de parrainage.

Chers sous-lieutenants de la promotion « général Éblé », il y a un peu plus de cinquante ans, nous étions à votre place ! Et, il y a vingt-cinq ans, nous étions aux côtés de la promotion « lieutenant Schaffar ». Et vous, aujourd'hui, vous êtes au seuil d'une aventure humaine exceptionnelle.

Mais venons-en à la promotion « Koenig » : un peu d'égo-histoire...

Quand votre prévôt m'a demandé de présenter ma promotion, je me suis dit : « *Qu'est-ce que je vais bien leur dire à propos de notre promotion ? Qu'est-ce qui les intéresse ?* » Des chiffres, des anecdotes... je ne peux quand même pas leur proposer un exposé sur la « tradition » militaire – qui fait référence à des valeurs nationales indiscutables.

Ni même sur les « traditions » ; ça vous parle. Elles expriment des convictions, des comportements spécifiques, une portée morale, des valeurs collectives : les sabres, le nom du parrain, le gala, le baptême de promotion, la *Prière*, le show du 2S.

J'aimerais bien évoquer nos « traditions de popote ! » Mais une année ici, à peine, c'était court. Du coup, il n'y avait pas vraiment de traditions, héritées de nos anciens, qui auraient facilité notre cohésion, dynamisé notre promotion.

Alors quoi ?

- Je peux quand même évoquer les « bosses ». La tradition des bosses, c'était la sanction – de n'importe quelle déconnade – qui consistait à courir, en rangers, sac au dos, entre l'école et le carrefour des bosses à quelques encablures d'ici, le mardi soir, à l'heure du dîner ! C'était folklorique ! Celui qui ferait le plus de bosses gagnerait la « rangers d'or ». Ça se terminait par l'enterrement des bosses.
- En marge des bosses, je peux évoquer ce « sympathique » lieutenant instructeur. Il sanctionnait ses élèves pour avoir le record des bosses : il voulait que le cumul des bosses de sa section fasse la distance Rennes-Moscou en courant ! Calculez vous-mêmes : 3 200 km, 624 heures, 6 semaines, 22 élèves. « *J'étais c... !* » me dit-il maintenant. « *Mais non mon cher B... Un lieutenant, ça ose tout ! C'est même à ça qu'on reconnaît les meilleurs !* » (de l'Audiard).
- Un chant de traditions ? Je ne me souviens pas d'un chant de traditions. À moins que *Fanchon* ?
- Nous n'étions pas des « DOLOS ! » Ce terme ne nous était pas inconnu. Nous connaissions la petite boîte en fer blanc, remplie de corned-beef. Elle portait la marque « Dolo ». Nous n'étions pas des « dolos », mais certains étaient peut-être les cousins de ce magnifique taureau ! Ou plutôt, ce magnifique taureau possédait sûrement les « qualités » de certains d'entre nous !

La promotion « général Koenig » c'est la 10^e promotion de l'ÉMIA (1970–1971). Une année de scolarité ici après une préparation à l'EMS de Strasbourg, concours : 208 ÉOA français et 4 étrangers intègrent l'école en septembre 1970. Soixante-quatre disparus à ce jour.

C'est une promotion éprouvée très tôt. Vous connaissez notre histoire. Le 30 juillet 1971, crash à l'ÉTAP : 37 morts, 23 sous-lieutenants fauchés sur la ligne de départ, 29 orphelins. Les mots : servir, effort, passion, honneur avaient du sens pour eux.

Première leçon : « *Le métier des armes peut être brutal !* »

Dislocation. Le troupeau, à peine formé ici, éclate dans les écoles d'application puis, encore davantage un an plus tard, dans les garnisons. Il est dilué dans une armée de terre de 370 000 hommes. « *Que d'espace et de vent ta flamme se nourrisse* » Paul Valéry (*Charmes*) : c'est la loi des mutations !

Renaissance. La promotion renaîtra lentement à partir du stage des capitaines, secouée par une poignée de camarades. Des pionniers. Quelques-uns sont ici. Ils nous ont encouragés à nous retrouver. C'était courageux, c'était intelligent. Ça a marché. Année après année, nous avons appris à nous connaître, puis à nous estimer. N'idéalisons rien, mais ce faisant, notre promotion a respecté les traditions militaires en réussissant plutôt bien à générer « une certaine forme d'unité des officiers » qui formaient le « troupeau » d'origine. Cadres compris. La clé : une réunion chaque année. Du rythme !

Cinquante ans après, une majorité entretient toujours de solides relations. Mais les déplacements et rencontres physiques deviennent très difficiles.

Depuis vingt-cinq ans, nous sommes organisés en association, ce qui veut dire : des objectifs, une structure « au service » de la promotion, des réseaux, des activités, des célébrations, le suivi des camarades et des familles, discrètement, dignement.

Deuxième leçon : « *Aimer la fraternité.* »

Pendant quarante ans de service, nous avons tous été les acteurs des nombreuses transformations de l'armée de terre et de tous les engagements de ses forces : c'est l'essence même de notre état d'officiers.

Pour résumer, la promotion « Koenig », c'est une communauté vivante d'officiers – déjà plus très jeunes – qui aiment se rencontrer, partagent des connivences, une mémoire, et demeurent fidèles à leur vocation initiale. L'amitié que nous partageons dépend, sans doute plus qu'on ne le croit, de contacts personnels et d'une ambiance générale qu'il faut soigneusement veiller à entretenir.

C'est la troisième leçon : « *L'amitié, c'est aussi une responsabilité des chefs.* »

Autrement dit privilégier ce qui unit et non ce qui divise.

Qu'est-ce qui peut être commun entre nos promotions ?

Il y a 25 ans, les sous-lieutenants de la promotion « Schaffar » et nous-mêmes écoutions le général Boone, de la promotion « Indochine » (1946–1947 : l'époque de notre naissance !)

Y a-t-il quelque chose de commun entre la promotion « Indochine », la « Koenig » (1970–1971), la « Schaffar » (1995–1997) et la promotion « Éblé » (2020–2022) ?

Certainement des moments d'exaltation, des misères, des grandeurs, et des moments face auxquels les mots service et sacrifice prennent tout leur sens. Avec certitude, ce que nous avons en commun : c'est une mission ! Une noble mission.

- En premier, c'est protéger la liberté de la France par les armes. C'est défendre la nation par les armes, de façon organisée, méthodique.
- En deuxième, nous sommes les officiers de « l'armée de terre ». Or, l'armée de terre, c'est un long passé de traditions, d'épreuves, d'engagements, de réflexion stratégique et de progrès technologiques. C'est aussi une armée en perpétuel devenir qui permet à celui qui y sert de situer sa place et son rôle.
- En troisième, nous sommes les officiers d'une armée qui exige d'être capables d'affronter la mort et, à tout moment, d'amener nos compatriotes au feu ; parce que la guerre n'est pas révolue. Ça aussi, ça nous qualifie.
- En quatrième, notre métier est unique : c'est de « commander ». Nous ne sommes pas des fonctionnaires comme les autres. Ni des dirigeants. L'officier a une vocation. Elle est faite d'intérêt pour la chose militaire, de dévouement au bien public, d'acceptation du risque suprême et des sujétions particulières au métier des armes.

Il y a 25 ans, avec nostalgie, le général Boone citait l'Empire, l'Indochine, l'Algérie... Au fond de nous-mêmes, nous entendions peut-être les fracas de l'histoire ; une histoire pleine de serments sur l'honneur, d'aventures dans les rizières ou dans le djebel. Et en l'écoutant, nous entendions peut-être le *Chant d'adieu du bataillon de choc*. Vous le connaissez peut-être : « *La route vers l'inconnu est toujours bienvenue.* » D'où la question : quelle serait notre route vers l'inconnu ? Que fut-elle en fait ?

- La menace était à l'Est : le Pacte de Varsovie, l'ennemi Rouge. Nous avons vu naître les divisions « 1977 » du corps de bataille, 15 divisions avec des capacités de combat en ambiance nucléaire. En 1983, la création de la Force d'action rapide. En 1991, le plan « Armées 2000 », les adaptations de la doctrine d'emploi des forces aux nouvelles menaces, les évolutions des idées par rapport au service militaire. À partir de 1996, la fin du contingent. En 1998, la refondation de l'armée de terre, la réduction drastique du nombre des unités, le début de la professionnalisation. À partir de 1989-1990, la fin de la guerre froide ; l'armée de terre à l'avant-garde des actions humanitaires. Peu d'engagements de haute intensité, bien que dramatiques. Douloureux prix du sang. Nous avons fait face.

- Faire face et se former : se former pour être prêt, à 200 % ! C'est ainsi que notre promotion a donné à l'armée de terre 14 BEMS (École supérieure de guerre), soit 8% de la promotion ; 17% acquerront un autre diplôme du 2^e degré de l'enseignement supérieur ; 72% seront diplômés du 1^{er} degré de l'enseignement supérieur (DEM ou DT) ; 23% commanderont un régiment. « *Le travail pour loi, l'honneur comme guide !* »

- Comme vos anciens – et j'arrêterai là ma première partie –, il est bon de comprendre comment l'armée peut apparaître dans la société. Nous avons connu – un temps – le dénigrement de l'institution militaire, l'antimilitarisme, des hommes politiques étalant sous nos yeux une méconnaissance crasse des questions militaires. En 1974, certains ont vu des soldats manifester dans les rues de Draguignan et de Karlsruhe. Ces jeunes ne manquaient pas de civisme, ils étaient disponibles et sûrement solides. Ils étaient prêts à faire, mais on ne leur demandait rien ! Aujourd'hui, le ciel est bleu : un lien puissant s'est noué en France entre la citoyenneté, la condition d'hommes libres et l'exercice des armes.

Il y a des constantes, mais aucun parcours de promotion n'est la copie des autres.

En cinquante ans, les menaces évoluent, le métier des armes mute, les mentalités également. « *La guerre est un caméléon qui change de nature à chaque engagement.* » Pour preuve, nous avons connu quatre ruptures stratégiques en quarante ans :

- en premier, la queue de comète des guerres coloniales avec le retour récent de l'armée en Métropole. Une armée fatiguée, déçue, appauvrie. Adieu nos « rêves » de sable chaud !
- en deuxième, à partir de 1975-1980, la multiplication des conflits « périphériques », la pratique des interventions extérieures et des opérations humanitaires. Et pour conséquence : une armée à deux vitesses ;
- en troisième, l'effondrement du pacte de Varsovie (en 1989) et la fin de la menace soviétique. En France certains courants politiques réclament les dividendes de la Paix ! En même temps, des conflits éclatent en Europe centrale ;
- et enfin, vers 1995, l'émergence du terrorisme sur notre sol même amorce une quatrième rupture : une nouvelle forme de guerre, inattendue.

Grâce à Dieu, ou au bon sens des hommes, depuis l'armistice de 1945, il n'y eut pas d'affrontements militaires entre États sur le continent européen.

Quelle sera votre route vers l'inconnu ?

Le monde va vers de grands désordres disent les pessimistes. La guerre contre l'Ukraine marque une rupture dont il faut prendre toute la mesure. La guerre de haute intensité est de retour en Europe. Nous allons peut-être vers un « nouveau cycle de conflits », vers de nouveaux équilibres, avec de nouvelles relations internationales.

Dans 10 ans, 25 ans, 50 ans, quelle sera notre armée ? Pour quelles missions ? Pour quelles valeurs ? Serez-vous les officiers d'une armée européenne ?

C'est à votre tour de découvrir « cette route vers l'inconnu ? »

« *En Indochine, la promotion a lutté... loin de tout... loin de tous... loin d'une France qui parfois l'a reniée* » nous disait le général Boone, il y a vingt-cinq ans.

Comme vos anciens, vous aurez aussi à faire face à des fragilités de la société française. Elle manquera souvent de cohésion. Elle sera toujours en quête de sens. Mais ce qui ne peut changer, c'est ce principe que l'on appelle « la vocation d'officier. »

C'est pour cette raison que nous sommes venus dans cette école : être officier.

Ici, nous avons tous « appris à apprendre... et appris à être. »

Être d'abord des chefs. Votre premier devoir sera de commander et, mieux, d'incarner le commandement, l'autorité. Quand on vous croquera et que l'on vous saluera, on verra d'abord le chef, quels que soient votre grade, votre fonction.

Et pour être un chef, il faut une tête, un cœur et des tripes ; tout ça vient avec le travail.

- La tête, c'est le savoir, l'intelligence, les compétences, l'expérience.
- Le cœur, c'est la capacité à écouter vos hommes, vos pairs, à leur consacrer du temps, à les reconnaître dans leur dignité.
- Les tripes, c'est votre force de caractère, votre volonté de vous engager et à décider dans l'incertitude. Un art difficile.

Travaillez pour consolider votre confiance en vous. Appuyez-vous sur vos cadres, ils sont les meilleurs de notre armée. Cultivez-vous, prenez des risques, apprenez à vous jeter dans l'inconnu.

Osez ! Pour entraîner ses hommes, il faut oser. Forgez votre confiance et vos hommes seront confiants. Il vous arrivera de douter à deux heures du matin, en élaborant vos ordres. Mais, à six heures, commandez sans hésiter ; ils vous suivront.

Proposez-leur des valeurs et un idéal qui favorisent leur épanouissement. Pour cela, n'ayez pas peur d'employer des mots forts – ils ne les entendent pas dans le civil – : le courage, la nation, la fidélité, le respect de la mission, l'humilité, l'honneur.

C'est un fait, et je le déplore, l'honneur n'est pas à la mode ; la société en a perdu le sens. Ce n'est pas étonnant dans un monde où le matérialisme, le cynisme, le scepticisme commettent des ravages.

Plongez-vous dans une biographie du général Leclerc, de Massu, de Kœnig. Vous sentirez vite combien une certaine conception de l'honneur peut conduire un homme à se dépasser jusqu'à se transcender – et à mourir pour l'idée qu'il se fait de la vie dont il est l'obligé.

Je conclus.

Comme vos anciens : croyez en notre pays, en ses richesses, en ses valeurs.

Croyez en ce que vous faites, intelligemment, avec discernement, sans méconnaître les difficultés et les obstacles car « *donner la liberté au monde par la force est une étrange entreprise pleine de chances mauvaises* » nous dit Jean Jaurès dans l'*Armée nouvelle*.

Et dans votre promotion ou par votre promotion, cultivez l'amitié, cultivez-la comme une force, une force qui maintiendra votre unité et assurera durablement une forme d'attachement entre vous, d'attachement à notre école, à notre armée. Cultivez cet enthousiasme qui vous anime aujourd'hui.

La France a besoin de vous. L'armée de terre a besoin des meilleurs officiers. Elle sera forte de votre audace et de votre fidélité.

Je ne peux terminer sans rendre un hommage particulier pour nos soldats qui se sont battus depuis dix ans au Sahel dans des conditions parfois dantesques. Vous en êtes.

Cinquante-neuf y ont laissé leur vie.

Certains prétendent que leurs morts n'ont servi à rien – lu cette semaine dans un grand quotidien. C'est ignoble, car ils nous ont protégés contre les intentions et les crimes du terrorisme islamique. Et ils sont – vous êtes – le symbole et le guide de ce dont nous risquons d'avoir besoin très vite en France et en Europe : le courage.

Rien que pour ça, faites tout pour souder votre belle promotion.

Vive la promotion « général Éblé ! »
